

Cordouan

entre mer et merveilles

– Le temps d'une relève avec les gardiens –



Claude Businelli

Vendredi 19 avril, en début de matinée. Une matinée particulièrement ensoleillée.

L'étrave du *Matelier* fend avec assurance le commencement de l'océan. Le *Matelier*, qui porte le nom d'un banc tout proche, est le bateau de ravitaillement des Phares et balises.

L'embarcation, qui déplace vingt tonnes, transporte à son bord ce qui est nécessaire à un séjour d'une semaine sur le roi des phares : vivres, carburant, vêtements, outillage... Mais aujourd'hui, le bateau est en outre chargé d'une mission particulière : il doit me conduire vers le "Versailles de la mer", qui va devenir mon havre de paix et de méditation le temps d'une relève. Huit jours et autant de nuits, confiné avec Serge et Patrick, les gardiens.

Trois quarts d'heure après notre départ de Port-Bloc, nous arrivons à proximité du peyrat, la chaussée de pierre qui mène au phare. Les gardiens et le patron-pêcheur ont enfilé leurs *waders* pour descendre dans l'eau. Bien que je sois le plus âgé et équipé aussi, j'opte pour le maillot de bain.



La relève. Chargée à ras bord, la *Mercedes* est tirée et poussée sur la chaussée de pierre encore recouverte par la mer. Photo Claude Businelli © collection CEG

Sur le peyrat, nous sommes accueillis par le Braque allemand de Loïc, un des deux gardiens que nous relevons. Un chariot de débarquement nous attend aussi. Les gardiens l'ont surnommé "Mercedes". La *Mercedes* est chargée à ras bord et, poussée par l'équipage, elle gagne le phare cahin-caha. Arrivé au pied de l'édifice, le chariot prend la voie des airs grâce à un palan. Une fois posé dans la cour circulaire du phare, le chariot est prestement déchargé, puis aussitôt rempli avec les effets de l'équipage que nous remplaçons.

Nous échangeons des saluts.

Roi des phares, me voici !

Des personnages illustres et des quidams m'ont précédé sur le vénérable édifice : d'Éric Tabarly à Nicolas Hulot, en passant par Titouan Lamazzou et d'autres... Mais aucun n'a eu la chance d'y séjourner véritablement, de partager le quotidien des gardiens. Le silence s'installe et je commence alors à mesurer le privilège qui est le mien.

Un havre de paix

Je savoure ce premier repas de midi en mer, à huit kilomètres de la côte la plus proche, mais à l'abri du vent, en équilibre, et les pieds au sec.

Dans l'après-midi, je prends possession de ma chambre. Elle est totalement lambrissée et ressemble à s'y méprendre à la cabine d'un bateau. Si avec un tel cadre et le bruit des vagues je ne fais pas de beaux rêves...

Je questionne Serge, le chef des gardiens. J'ai le droit d'aller et venir à ma guise. Je peux m'isoler

ou prendre les repas en commun. Personne ne me dictera l'heure de l'extinction des feux et personne ne viendra me réveiller. Je suis libre de sommeiller ou de rugir, de me baigner ou sonner de la trompe, sans passer pour un insociable. Ici, on boit lorsqu'on a soif, on urine lorsque l'envie s'en fait sentir. Pas besoin d'attendre la pose, ou l'heure de la récré. C'est la liberté. Celle qui nous fait de plus en plus gravement défaut dans notre société réglementée, encadrée, vidéo-fliquée. Un monde que la technologie – pas toujours au service de l'Homme – fait qualifier de "civilisé".

Puis Serge me montre une cloche en bronze. C'est celle de l'ancien baliseur *Charles Ribière*. Après avoir énuméré les principales facultés qui sont les miennes, le chef des gardiens adopte un ton docte pour m'informer que si la cloche se fait entendre sur le phare, où que l'on se trouve, il convient de rapidement rallier la cuisine. En effet, la cloche signale une alerte particulière : l'alerte Ricard.

Je me suis engagé à répondre présent à toute sollicitation de l'instrument de musique "à corde". Et les deux gardiens sont témoins : je n'ai jamais failli.

La cloche est d'ailleurs chargée d'anecdotes.



La cloche en bronze de l'ancien baliseur *Charles Ribière* trône en bonne place sur le phare. Photo Claude Businelli © collection CEG

Son de cloche

Un après-midi, un couple d'estivants et leur embarcation s'échouent sur le banc de sable, à marée basse, à proximité du phare. Croyant sans doute l'endroit désert, les deux amoureux se mettent en devoir de pratiquer cette activité somme toute courante et universelle, qui consiste à former un "mammifère à deux dos". Entre-temps un gardien est monté sur la couronne et découvre la scène. Il ne résiste pas à l'envie de faire tinter la cloche de l'ancien baliseur.

Même si l'expérience n'a pas été vérifiée en milieu médical, on peut affirmer que le son d'une cloche ne constitue pas le plus efficace aphrodisiaque qui soit.

Patrick, qui est le maître-queux du trio, nous a concocté un plus que sympathique repas du soir. Avant que la nuit ne s'installe, je photographie le soleil qui semble plonger dans l'océan. La boule de feu paraît énorme. J'imagine qu'elle le sera encore davantage sur les photos prises avec mon 400 millimètres.



Le soleil se couche sur Cordouan. À demain matin... Photo Claude Businelli © collection CEG

Samedi 20

Malgré l'espace de liberté qui est le mien, j'avais monté mon réveil pour le matin. Le soleil se lève tôt et je désirais être debout avant qu'il n'émerge, à 180° par rapport à hier soir.

Après le petit déjeuner, je pars pour une découverte approfondie du phare. J'ai amené une longue liste de photos à faire, ainsi qu'une kyrielle de questions à poser.



Vue des sculptures du fronton, à l'entrée. Photo Claude Businelli © collection CEG

1 800 photos seront réalisées au cours de mon séjour, grâce à trois boîtiers et quatre objectifs. De vraies photos ! Des diapositives et du papier noir et blanc. Le numérique n'existait pas, aussi, chaque fois que l'on appuyait sur le déclencheur, une photo était prise. Bonne, quelconque, ou à jeter. On ne le découvrait que plusieurs jours plus tard, après le développement.

J'inspecte les éléments de la chapelle, Notre-Dame-de-Cordouan. L'autel, les vitraux, le bénitier... Ce bénitier est un vrai coquillage (un Bénitier), énorme. Je me remémore les récits prétendus véridiques de mon enfance : des pêcheurs d'éponges avec le pied emprisonné par les valves de bénitiers géants, amenés à se mutiler pour se libérer. Brrr ! Fort heureusement, il doit s'agir d'histoires inventées.



La chapelle (Notre-Dame-de-Cordouan) possède un véritable bénitier. Photo Claude Businelli © collection CEG



Détail d'un des vitraux de la chapelle royale. Photo Claude Businelli © collection CEG

Je m'attarde sur des détails. Parfois avec émotion. J'avais déjà visité le phare à trois reprises, mais au pas de charge et pris dans la cohue. C'est à celui qui arriverait le premier en haut pour admirer le paysage. Aujourd'hui je suis seul, j'ai le temps, ainsi que la possibilité de m'informer auprès des deux résidents. C'est ainsi que certains détails sont passés à la loupe : deux initiales profondément gravées dans la pierre, la quincaillerie en bronze, les escaliers qui semblent tenir par enchantement.

C'est sûr, les questions vont pleuvoir au repas de midi.

Cette semaine, pour se dépayser, deux de mes amis sont partis chasser la Bécassine en Chine. Dans des marais situés, paraît-il, au bout du monde et encore inexplorés. C'est tout nouveau. Quel dépaysement pour ces pionniers ! Sans quitter ma Gironde, j'ai l'impression d'être aussi au bout du monde. Et quel dépaysement également ! Nous évoquerons nos séjours respectifs lors d'une prochaine rencontre.

Croche nocturne

Le soleil couchant était magnifique ce soir aussi. Je l'ai photographié lorsque l'océan l'avait à moitié englouti. En apparence du moins. Un très mince nuage sombre traversait l'astre du jour déclinant, le coupant en deux. Sur la photo !

La nuit s'installe progressivement. Tel une sentinelle, je prends le frais en arpentant lentement le sommet de la couronne.



À la nuit tombante, Patrick lance son leurre dans le ressac.
Photo Claude Businelli © collection CEG

Patrick vient me rejoindre. La marée est haute, il est armé d'une canne au lancer et d'un leurre. Le jeune gardien se livre à quelques lancers-rameners dans la houle longue qui nous entoure et qui frappe l'édifice sous nos pieds. Mais le Breton n'est guère patient. Après quelques lancers infructueux, il décide d'aller dormir, non sans m'avoir confié sa canne. Je suis ravi. Je suis seul au monde, face à l'immensité et le roi n'est pas mon cousin.

Je projette mon leurre (un poisson nageur du commerce) le plus loin possible, en direction de... l'Amérique. Ni plus ni moins ! D'ailleurs – dois-je l'avouer ? – je nargue mentalement le dieu Neptune du fait de ma hauteur.

Le jusant se fait sentir et je n'ai guère plus de succès que mon compagnon. Pire : lors d'une récupération, je suis victime d'une croche. J'ai beau tirer et secouer, rien n'y fait. Dans ce genre de situation, on tire jusqu'à la casse. Mais ce n'est pas mon matériel et j'ai quelques scrupules.

Je tends bien le fil et coince la canne. J'irai récupérer le leurre cette nuit, à marée basse.

C'est ainsi à Cordouan. On est un peu hors du temps et l'échelle des valeurs n'est pas la même qu'au sein d'une société chronométrée. Différemment organisée...



L'eau qui monte recouvre lentement et sûrement le plateau, emprisonnant les gardiens le temps d'une marée.
Photo Claude Businelli © collection CEG

Dimanche 21

Sur le continent, c'est le jour du seigneur. Pour nous trois, reclus volontaires qui vivons pratiquement hors du temps, c'est une journée comme les autres. Pantalon de treillis, chaussures pour traîner, chemise de travail. Le dimanche est une journée banale.

Photos du soleil levant pour moi, photos des escaliers, des voûtes, des bustes de la salle du roi. Mentalement je m'incline avec respect devant ces "grands hommes". Augustin Fresnel (créateur de la lentille qui porte son nom et qui a été expérimentée *in situ* sur Cordouan) a droit à ma profonde considération.



La porte d'accès de la salle du roi.
Photo Claude Businelli © collection CEG



La chapelle, vue depuis le plafond ; l'autel de Notre-Dame-de-Cordouan.

Photos Claude Businelli © collection CEG

Des poissons ruisselants



La relève des cordaux.
Photo Claude Businelli © collection CEG

Avant même que l'eau ne découvre le plateau, nous partons relever nos cordaux. Nous vivons quasiment dans la nature et c'est la marée qui rythme certains de nos comportements. Équipés de *waders*, désireux de ne pas glisser, nous avons par moments l'allure de clowns. Ou d'hommes ivres.

Quelques poissons ruisselants, dont certains sont encore en vie, se sont laissés prendre par nos leurres. Les bars constituent l'essentiel du tableau. Un régal !

Nous revenons avec nos prises.

À l'extrémité du tunnel d'accès au phare, en haut de l'escalier, figure une marque. Il s'agit de la hauteur d'eau atteinte par la mer qui avait pénétré à l'intérieur de l'édifice lors de l'ouragan de janvier 1924. Je n'étais pas né et les gardiens non plus. Mais, déjà, des éléments déchaînés aidaient à mieux comprendre que le surdimensionnement, en mer, n'est pas forcément un luxe, ni une précaution inutile. Face au danger, tout est prévisible, hormis... l'imprévisible.

Bien avant Hortense, Klaus ou Xynthia, l'océan attirait déjà l'attention sur les risques liés à sa conquête.

Après le repas du soir, Serge s'est mis en devoir de mettre un voilier en bouteille. L'opération est minutieuse. Elle exigera patience et habileté. La mise en bouteille de bateaux est un peu la "carte postale" lorsque l'on parle des gardiens de phare. Des ex-gardiens de phare ! Car l'automatisation aidant, plus aucun phare de France n'abrite de gardien. Plus aucun, sauf Cordouan. Premier phare de France à entrer en activité, Cordouan est aussi le dernier à être gardienné.

Je laisse Serge à son délicat chantier naval et je devise avec Patrick. Je le questionne même.

Malgré son jeune âge – 32 ans – le Brestois a connu plusieurs phares : Ar-men, Kéréon, La Jument... Pour ce professionnel, les phares sont à ranger au sein de deux catégories. Un phare de terre doit être considéré comme un paradis, tandis qu'en mer, c'est l'enfer. Avec une exception toutefois. Et une seule : bien que phare de mer, Cordouan est un paradis. Il est certain que la pêche à marée basse, la présence de touristes, de visiteurs inattendus, un cadre enchanteur, concourent à adoucir la réclusion.

Durant trois ans, Patrick a vécu sur un phare sans parler avec son équipier. Les deux hommes étaient très sérieusement et définitivement fâchés, ne s'adressant la parole que par bribes de phrases, par nécessité professionnelle. Untel cuisinait ses frites, nettoyant aussitôt la gazinière, tandis que l'autre attendait debout dans son dos, sans parler... avant d'en faire autant. Chacun déjeunait de son côté, puis, toujours muet comme une carpe, nettoyait la table et les ustensiles. Bonjour l'ambiance !

Ce qui devait arriver arriva, et une bagarre sur le phare déboucha sur une séparation définitive des deux antagonistes. Mais que ce fut long !

Pourtant, Cordouan est un vrai paradis. Mais la moindre étincelle est à éviter lorsque l'on vit dans une tour de pierre plantée dans l'océan.



Serge s'active à mettre un bateau en bouteille.
Photo Claude Businelli © collection CEG



Bien que commun et répétitif, le spectacle du soleil levant, au-dessus de l'océan, donne naissance à des couleurs chaudes, changeantes, attirantes.

Photo Claude Businelli © collection CEG

Lundi 22

Depuis quelques années, le téléphone a été installé sur le chef d'œuvre de Louis de Foix. Ainsi, en cas de problème, on peut à la fois appeler du secours et prévenir les familles.

Reporters transalpins

Le téléphone sonne. Un reporter photographe italien a obtenu l'autorisation de venir nous rejoindre, afin de passer la journée en notre compagnie. Il doit réaliser un reportage pour le plus luxueux magazine de la botte, qui s'appelle *Bell'Europa*. C'est l'équivalent de notre *Géo*, mais encore plus richement illustré. Et, comme son nom l'indique, le mensuel italien reste concentré sur les beautés européennes.

En fait, ce sont deux personnes que nous accueillons. Le photographe est accompagné d'un aide qui véhicule le matériel et qui prépare les accessoires : flash, pied, filtres et autres. Ayant parfois vendu quelques photos, je me dis que les photographes transalpins doivent monnayer leurs clichés autrement plus cher qu'en France pour amortir leurs frais et s'octroyer les services d'un "sherpa".

Le titre du reportage est déjà trouvé : "Roi des phares, phare des rois". Ici, c'est devenu commun, mais le photographe est fier de son titre, qu'il ne désire aucunement modifier. J'observe en tout cas que la renommée du premier phare de France dépasse allègrement les frontières.

J'accompagne le photographe. Je l'informe tant bien que mal sur le phare, tandis qu'il m'enseigne des astuces en matière de photo. Par exemple, il n'utilise *a priori* pas de flash et réalise un maximum de photos sur pied. J'en fais désormais autant. En effet, avec un flash on est "brûlé devant et carbonisé derrière". C'est plutôt vrai et, au développement, j'ai pu vérifier la suprématie des photos réalisées sur pied, par rapport à celles obtenues avec l'aide d'un flash.



Portée : une quarantaine de kilomètres. Nous sommes loin du feu alimenté par du blanc de baleine, de la poix et du goudron, entretenu par les moines.

Photo Claude Businelli © collection CEG

Les deux nouveaux venus ne parlent pas français et le repas de midi – à cinq aujourd'hui – est émaillé de nombreux gestes.

Est-ce que le repas – pourtant savoureux – ne lui a pas réussi ? Est-ce l'air marin ? En tout cas, l'adjoint du photographe ne se sent pas très bien. Dans l'après-midi, ça empire. Serge contacte alors les pompiers maritimes, qui décident d'intervenir.

Pneumatique rouge, tenue de plongée assortie, les pompiers maritimes arrivent à une vitesse surprenante. Grâce à leur embarcation légère et hyper maniable, ils abordent le banc découvert dans seulement quelques centimètres d'eau. Nous aidons les deux transalpins à embarquer, avec leur matériel. Ciao !



Les pompiers maritimes sont intervenus dans une très faible profondeur d'eau.
Photo Claude Businelli © collection CEG

Imprévisible tension

Le soir, lors du repas, je fais part d'un souhait en matière de photo : je désire photographier les visages des deux gardiens se reflétant dans la lanterne. Je leur précise que j'avais vu cette photo – qui m'avait marqué – publiée par mon quotidien.

— Ah ! oui, fait remarquer l'un d'eux, *Sud-Ouest* était venu quand on avait fait grève.

— Quelle bêtise cette grève ! rétorque le second.

— Mais non, reprend le premier, c'était nécessaire.

— Tu parles d'une connerie... ça nous a rien rapporté, au contraire.

Aïe ! J'ai inconsciemment favorisé un thème qu'il convient d'éviter lorsque l'on vit pratiquement cloî-tré. La frivolité des épouses, la politique, le syndicalisme... sont des sujets à éviter. À proscrire même. Sans le vouloir, j'ai fait émerger l'un d'eux : l'intérêt (ou l'aversion !) du syndicalisme. En posant la question d'un type de photo, j'étais à cent lieues d'imaginer que je pouvais déclencher des passions.

Étant à l'origine du tiraillement, il m'appartenait d'y mettre très rapidement un terme. Il me faut donc vite faire diversion. Allons-y pour les pirouettes ! C'est avec une apparente conviction que j'évoque la belle journée qu'il fera demain, les poissons argentés que nous allons prendre, les 15 jours de repos dont vont bénéficier mes deux compagnons...

Nous changeons de sujet.

La nuit s'est installée. Ce soir encore je parcours "mon" domaine en regardant tantôt le ciel, tantôt la mer. La lune vient de se lever. Elle est superbe. Elle teinte la nuit d'une lueur blafarde, particulière. Mes sens sont en éveil. Me voici loin de la ville, loin des lumières parasites. Seule l'odeur de l'iode, une légère brise et le refrain du ressac, me rappellent où je suis.



Certaines nuits, la lune apporte au phare un éclairage particulier.
Photo Claude Businelli © collection CEG

Si j'osais... mais oui, osons ! Ça va prendre du temps mais pour moi le temps n'est pas compté. Je descends récupérer mon matériel photo ; je visse un boîtier sur son trépied et j'équipe l'appareil d'un déclencheur souple. Je vais tout simplement photographier la lune avec un téléobjectif. Temps de pose : 20 à 30 secondes. Il faut à mon ensemble une immobilité totale durant tout ce temps. Je protège mon équipement du léger vent de noroît au moyen d'un parapluie.

Suis-je bête ! Je pourrais faire la même chose chez moi et jamais l'idée ne m'était venue. Il est vrai qu'avec les lumières urbaines on se laisse moins captiver par la beauté du ciel.

Mardi 23

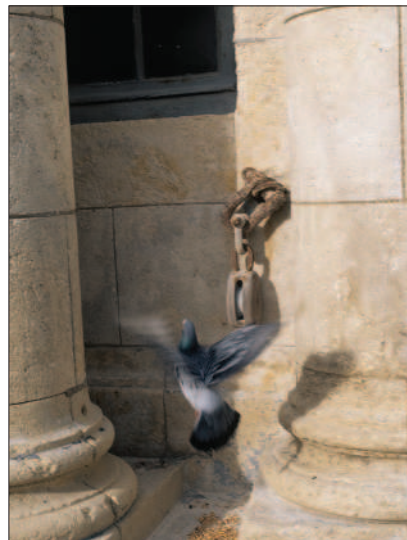
Un pigeon voyageur s'est posé à l'abri du vent. Il a l'air épuisé, économe de ses mouvements, presque sans réaction. De l'eau lui a été offerte, des miettes lui sont proposées. Ce n'est qu'au bout d'un grand moment que l'oiseau décide de se restaurer. D'autres miettes sont alors répandues sur le sol.

Impossible de lire les inscriptions portées sur sa bague.

Trois heures plus tard, l'oiseau est toujours là. Des fientes sur le sol nous indiquent que son système digestif fonctionne. Il a dû prendre des forces. Le volatile n'a pas l'air incommodé par notre présence et se laisse approcher. Il est coiffé par une épuisette et transporté avec précaution dans la cuisine – en cas – où nous déchiffrons les inscriptions portées sur sa bague. L'oiseau est immatriculé aux Pays-Bas. Ce n'est pas la porte à côté.

Notre porte est ouverte et le pigeon est déposé sur le sol. Il nous quitte.

Des passereaux se posent régulièrement sur le phare. D'où viennent-ils ? Où vont-ils ?



Un pigeon voyageur, répertorié aux Pays-Bas, est venu reprendre des forces à l'abri du vent. Après s'être restauré et désaltéré, il a repris son envol. Photo Claude Businelli © collection CEG

Une porte faite pour résister

Pour nous, comme pour tous les visiteurs non ailés, l'accès sur le phare s'effectue bien évidemment à marée basse. La sortie aussi.



La lourde porte aux ferrures de bronze est refermée avant chaque marée montante. Au niveau de la partie haute de la photo, on aperçoit l'échelle des naufragés. Photo Claude Businelli © collection CEG

Avant que le flot ne parvienne au pied des marches, la lourde porte aux ferrures en bronze est refermée et solidement barricadée.

Elle s'oppose à une entrée massive de l'eau, bien sûr, mais elle n'est pas rigoureusement étanche et la mer s'infiltre par les interstices. L'eau s'insinue ainsi derrière la poterne, lentement. Elle grimpe peu à peu à l'intérieur, le long des marches, équilibrant en quelque sorte ce que l'on appelle le "poids d'eau", c'est-à-dire la force que l'océan, sa houle et ses vagues, exercent depuis l'extérieur.

Du fait qu'à l'intérieur l'eau ne pénètre que très lentement, sa hauteur est bien plus basse que le niveau atteint par la mer. Les vagues qui frappent la porte, parfois violemment, font gicler de l'eau à l'intérieur du tunnel en émettant un bruit caverneux.

Lassé de m'être laissé séduire par les projections qui pénètrent dans le tunnel avec un bruit particulier, je pars contempler la scène de l'extérieur.

Après avoir gravi les marches qui conduisent sur la couron-



L'océan, qui frappe violemment la porte d'entrée, pénètre par les interstices et fait grimper le niveau d'eau dans le tunnel. Photo Claude Businelli © collection CEG

ne, j'observe le spectacle que m'offre l'océan lorsqu'il percuté la porte.

L'océan frappe plutôt violemment et, avec un peu d'imagination, on a l'impression qu'il s'acharne sur l'entrée pour tenter de forcer le passage. La porte résistera-t-elle ? Pas de danger qu'elle se brise, si j'en crois l'ami Roger, orfèvre en matière de porte.

D'ailleurs, en réfléchissant bien, il apparaît que Roger, résidant au Verdon, demeure un de nos plus proches voisins.

Écolier en vacances, c'est avec son père – qui exerçait la profession de "menuisier charpentier de navires" – que le jeune Roger participa au remplacement de la précédente porte. C'était en juillet 1948, et cela permit au gamin alors âgé de dix ans, de passer sa première nuit sur le phare. Les ferrures existantes, en bronze, furent récupérées et solidement fixées sur la nouvelle porte en chêne. Quelques couches de coaltar assurèrent une protection éphémère durant quelque temps.

C'est à peu près tous les quarts de siècle que la porte d'accès est remplacée. Deux autres portes ont pris la succession de celle de 1948 et une troisième, en bois exotique, attend d'être façonnée.



On a l'impression que les vagues s'acharnent spécialement contre la porte, dont on aperçoit les boulons de bronze. Photo Claude Businelli © collection CEG

Mercredi 24

J'ai beau parcourir l'édifice de haut en bas et de bas en haut, je découvre constamment du nouveau. Je déchiffre dans le détail la longue inscription figurant sous le buste de l'architecte ingénieur Louis de Foix, à qui nous devons en quelque sorte cette merveille de la mer.

À bien réfléchir, la conception de ce phare fut une véritable folie. Une folie dans le bon sens, certes, alors qualifions la de "démésure". L'appartement du roi, de son lieutenant, la chapelle royale... Mais que ce côté déraisonnable est agréable à contempler !

Merci Louis de Foix, merci Joseph Teulère, merci le Prince noir. Grâce à vous, aux artisans et aux ouvriers qui ont trimé sur le phare, des vies de marins ont été épargnées et vos qualités de bâtisseurs ont traversé les siècles.

Suivez le guide

La chapelle royale est éclairée par de superbes vitraux. On imagine un peu le phare laissé à l'abandon – c'était très sérieusement envisagé en raison de la "déesse" automatisa-tion et à des fins d'économie – et l'aubaine ainsi offerte aux collectionneurs et aux pillards. À moins, bien sûr, de rempla-cer les deux gardiens par une escouade de CRS.

Fort heureusement, l'éthique l'a emporté sur les considéra-tions économiques, et deux personnes veillent en perma-nence sur le chef d'œuvre de Louis de Foix. Merci aussi Association pour la sauvegarde du phare du Cordouan. On vous oublie trop souvent. Votre engagement et votre ténacité méritent un sérieux coup de chapeau.



Voûtes et escaliers de pierre semblent tenir par enchantement. Photo Claude Businelli © collection CEG



Serge, qui observe aux jumelles, nous annon-
ce de la visite. Photo Claude Businelli © collection CEG

En début d'après-midi, Serge, qui observe avec ses jumelles, annonce de la visite. Une vedette de tourisme nautique de Royan fait route dans notre direction. Le bateau jette l'ancre près du peyrat et une foule bigarrée prend pied sur la chaussée.

La visite des lieux fait partie de nos attributions, me confie Serge. Il ajoute : vu toutes les questions que tu as posées sur le phare, tu en sais beaucoup ; aujourd'hui, c'est toi qui guideras les visi-teurs.

Je suis surpris. À la fois honoré et inquiet. Serai-je à la hauteur ? C'est avec une apparente assurance que j'accueille les touristes. Hier, je visitais, aujourd'hui je fais visiter. Mon statut a évolué. Je monte en grade.

Sitôt les visiteurs partis, je demande à Serge de me photogra-pher. Depuis vendredi, j'ai dû appuyer un millier de fois sur le déclencheur et, à mon retour, je voudrais tout de même montrer à mes proches que j'ai effectivement vécu sur le Versailles de la mer.

L'eau monte.

Les occupants de plusieurs vedettes pêchent à la traîne autour du phare. Leur pratique de pêche est reconnaissable à leurs tangons. Ces longues perches sont des écarteurs de ligne, qui permet-tent à plusieurs leurres traînés simultanément de ne pas s'emmêler. J'ai passablement "traîné" autour de Cordouan aussi. Notamment avec l'ami Roger. La traîne est l'une de mes pêches préfé-rées. Pour pratiquer, je possède tout ce qu'il faut et même en double ou en triple. Il ne me manque que l'essentiel : le bateau.

Parmi les traînards, il y a peut-être des gens que je connais. Mais j'ai beau scruter avec mes jumelles, je n'aperçois pas de visage connu. Il est vrai que les vedettes évoluent loin du phare.



Les battures de Cordouan se prêtent à la pêche à la traîne. Des bars de belle taille sont parfois remontés. Photo Claude Businelli © collection CEG

Jeudi 28

Aujourd'hui encore, me voilà levé avant le soleil. Équipé de mes boîtiers, je grimpe sur la couronne, en direction de l'ouest. Je suis plutôt couvert, en raison de la fraîcheur matinale.

C'est Toto

En bas, sous mes pieds, surprise ! Il y a très peu d'eau et, sur les brisants qui déferlent à moins de 50 mètres de la base du phare, j'aperçois un bateau de pêche professionnel. Le *Christine 2*, c'est son nom, pêche dans peu d'eau et, à mon avis, ses deux occupants prennent des risques évidents. Ils sont vêtus de parkas, capuche rabattue sur la tête.

Les deux pêcheurs arborent un immense sourire et me saluent d'un large geste de la main. Je rends le salut. Puis le bateau accélère et disparaît. Il fait encore sombre, je suis mal réveillé, le spectacle me paraît quelque peu irréel. J'ai l'impression d'avoir rêvé ! Il ne manquait qu'un rire sardonique pour m'imaginer dans un film.

De retour dans la cuisine, j'apprécie la douceur du lieu et la chaleur d'un café brûlant. Nous déjeunons. Je fais part de ma "vision" à Serge. C'est Toto ! me répond-il avec assurance. Qui est donc Toto ? J'apprends qu'il s'agit d'un inscrit maritime immatriculé à Gujan-Mestras, sur le bassin d'Arcachon. Mais Toto, qui semble bien connu des locaux (il s'appelle Jean-Pierre Guérin) vient régulièrement pêcher dans les battures de Cordouan. Il est drôlement gonflé, me confie Serge, mais c'est un fin pêcheur.

J'ai tendance à le croire.

Une thèse sur Cordouan

Serge est grimpé sur la couronne et inspecte les alentours avec sa puissante paire de jumelles. Il nous annonce de la visite. Je crois d'ailleurs comprendre qu'elle était prévue. Un couple débarque.

Christian enseigne à l'université de Poitiers ; c'est un amoureux et un habitué du phare. Il est accompagné de Gwenaëlle, une étudiante qui entend soutenir une thèse sur Cordouan. Comme le sujet est battu et rebattu, la jeune femme a sélectionné une tranche bien particulière de la vie du phare : celle de la présence d'horlogers.

Si j'ai bien retenu, je crois comprendre qu'un horloger séjournait sur le phare, en compagnie des gardiens. Son rôle consistait à régler avec minutie le mécanisme de très grande précision qui assurait la rotation de l'éclairage. Une sorte de pendule inclinée à 90°. D'ailleurs, la salle du quatrième étage de Cordouan s'appelle "salle du contrepoids".

Un imposant contrepoids, pesant plus d'un demi-quintal, permettait la rotation du mécanisme qui rythmait le feu.

Mais voilà ! Gwenaëlle n'avait jamais fréquenté le roi des phares. C'est chose faite désormais. Nous parcourons une à une toutes les pièces sous la haute autorité de Serge qui ne ménage aucun détail. Au sommet, dans la salle de la lanterne, je demande à Christian de photographier le reflet de mon visage, encadré par ceux des deux gardiens.



Le visage de l'auteur, encadré par ceux des gardiens, se reflète dans la lanterne.
Photo Christian Buchet © collection de l'auteur

Dernières pêches

Puis l'universitaire et son élève lèvent l'ancre. Quant à nous, nous partons relever nos cordeaux. Ce sont les dernières pêches de la saison. Avec les beaux jours, les visiteurs vont affluer et accaparer les gardiens à marée basse. L'été amène un autre visiteur aussi : le varech qui recouvre les

hameçons et rend les leurres ou les esches inopérants. L'océan véhicule déjà de plus en plus de ces algues.

Pour pêcher désormais, il faudra à nouveau attendre l'automne. Les oiseaux migrateurs remplaceront les touristes et, par moments, le phare peut constituer un site d'observation privilégié.

L'eau qui monte commence à lécher nos waders, nous revenons. Un avion de chasse surgit et pique sur Cordouan. C'est sûr, il est en train de l'attaquer. À blanc, bien entendu. Je pense à un exercice car la chandelle que constitue le phare représente une belle cible isolée.

J'apprendrai plus tard que des avions militaires venaient en fait régler leurs gyroscopes. La position de Cordouan étant parfaitement connue, c'était un repère de choix.

Au pied du phare, Patrick me montre le plus beau des poissons : un bar d'une cinquantaine de centimètres, qui frétille encore un peu. Le jeune Brestois l'éventre, sans autre forme de procès. Puis, le poisson argenté est vidé et abondamment rincé dans l'eau de mer d'une grande flaque.



Plusieurs espèces de poissons se prennent aux leurres. Ici, une orphie, localement appelée "aiguille".
Photo Claude Businelli © collection CEG

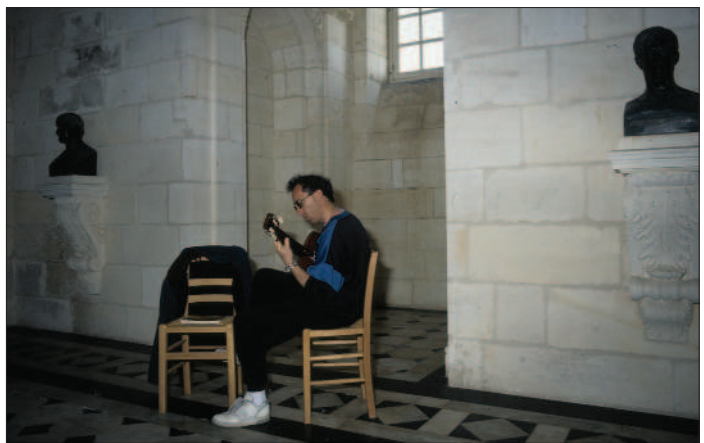


À l'entrée du phare, Patrick vide un bar avant de le rincer abondamment dans les flaques d'eau de mer.
Photo Claude Businelli © collection CEG

Tu vois cette loubine – me dit Patrick – dans deux heures tu la manges. Fraîcheur et traçabilité garanties. Sans attendre l'heure du repas, j'ai envie d'aller graver deux étoiles sur la massive porte d'accès.

Le bar est savouré et chacun ensuite vaque à ses occupations. Je me trouve dans la salle des Girondins. Soudain, des accords de guitare parviennent jusqu'à moi. Je prête l'oreille. Pas de doute : il me semble que les Shadows sont revenus et qu'ils se trouvent sous mes pieds. Je descends.

Patrick s'est installé dans la salle du roi et il gratte la guitare. La résonance est particulière et, surtout, en dehors de l'autre gardien, les voisins les plus proches se trouvent au Verdon, ou à Royan. S'ils n'apprécient pas, ils ne seront pas incommodés.



Seul au monde !
C'est entre les bustes d'hommes célèbres que Patrick répète ses gammes.
Photo Claude Businelli © collection CEG

Vendredi 26

Je parcours toujours les mêmes salles, bien sûr, mais avec un plaisir sans cesse renouvelé. Mieux : j'ai l'impression d'apprécier de plus en plus les mêmes détails. Je ne me lasse pas. Lorsque l'on est passé dix fois – et même plus ! – dans une pièce, on se demande ce qu'il reste à découvrir. Mais, à Cordouan, on ne cesse de découvrir.

Le souci du détail

Serge me montre l'ancien meuble prévu pour le rangement des lampes. Il est tout à fait quelconque en façade. C'est un objet utilitaire, n'ayant aucune fonction décorative. Mais Serge me demande de le déplacer légèrement afin d'observer le dos.

L'arrière-façade n'est pas rectiligne, mais imperceptiblement cintrée en plan et en élévation. C'est-à-dire que le dos du meuble est très délicatement arrondi afin d'épouser la courbure du phare, qui est une tour ronde. Mais verticalement on remarque un très léger fruit* car, à cet endroit, les parois de la pièce sont légèrement coniques. Ce simple meuble de rangement a été spécialement conçu pour le phare, et prévu pour être placé à cet endroit.

Je continue l'ascension et, dans la partie haute du phare, je m'attarde cette fois dans la salle de veille. Là aussi, le travail des artisans laisse rêveur. La pièce est totalement lambrissée, du sol au plafond. Celui-ci est une coupole soigneusement travaillée. Le parquet est en chêne. Bien que mes chaussures soient sèches et propres, je m'essuie les pieds, par réflexe, avant d'entrer.

En fait, cette chambre de veille est une véritable alcôve, qui donne plutôt envie de s'assoupir.

Absorbé par les détails, je n'avais pas vu l'heure tourner. L'alerte Ricard retentit, il est temps de descendre. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, on a toujours quelque chose à dire au moment du repas. Il est vrai que l'un de nous trois pose beaucoup de questions.



La salle de veille, au sommet du phare, est une véritable alcôve, entièrement lambrissée.

Photo Claude Businelli © collection CEG

* C'est le contraire du surplomb.

Sternes et goélands

Cet après-midi, le dernier passé sur le phare pour moi, va être voué aux extérieurs. Ayant assuré l'essentiel, je peux me consacrer aux photos que le moindre quidam peut réaliser : des vues du phare à marée basse. Des photos qui ont dû faire consommer des kilomètres de pellicules.



Je tire le portrait du vénérable bâtiment. Au loin, des laridés sont posés. Il y a des sternes et des goélands. Je m'approche, téléobjectif braqué. Finalement les oiseaux s'envolent. À la limite du sable, des sternes pêchent en émettant leur cri qui ressemble à un grincement. Les oiseaux volent au-dessus de l'eau et, lorsqu'ils ont repéré une proie (banc d'anchois, principalement), ils plongent brusquement et ressortent, poisson au bec.

Je photographie les rides éphémères formées sur le sable. Dans une flaque, j'aperçois une étoile de mer emprisonnée. Je la photographie dans l'eau, puis je l'observe. Je suis surpris par sa vitesse de progression.

Samedi 27

Mon séjour tire à sa fin.

Aujourd'hui, le réveil sonne bien avant l'aube : j'ai une photo particulière à réaliser, qui nécessite la conjonction de plusieurs éléments.

J'ai prévu de photographier le phare de nuit, depuis l'extérieur, afin que l'on puisse apercevoir son éclairage. Pour cela il faut qu'il fasse nuit, bien sûr, mais pas trop. Donc une heure avant l'aube ce serait bien. Il faut aussi qu'à ce moment-là la marée soit basse, afin que je puisse marcher et poser mon trépied à une centaine de mètres du bâtiment. Et enfin, il ne faut pas qu'il pleuve. Et ces conditions seront réunies en fin de nuit.

Allons-y !

Dans le noir, je déverrouille l'épaisse porte d'entrée. J'avais prévenu mes équipiers, bien sûr, mais je me sens presque coupable de rendre libre l'accès de la forteresse. Je marche à pas de loup. Sitôt sur le sable détrempé, je suis saisi par la fraîcheur de la nuit. Je gagne lentement mon poste avec sac à dos et matériel. Là aussi, je suis seul au monde. Les lumières des villes endormies, au



Le phare à nuit noire. Photo Claude Businelli © collection CEG

loin, me rappellent cependant que je reste encerclé et dépendant de la civilisation, telle que nous la concevons. Je m'attendais à ce qu'il y ait du vent, mais il est plus fort que souhaité. Il risque de faire trembler mon imposant zoom. Il me faut donc protéger l'ensemble une fois tout installé à la lueur de ma lampe frontale.

J'ai amené un parapluie, mais je n'avais pas prévu une brise de mer aussi sensible. Mon zoom est volumineux, il offre de la prise au vent. Et la haie la plus proche, pour me protéger du vent d'ouest, se trouve... au Massachusetts. Ça fait loin ! Avec mon parapluie, je pratique la meilleure protection possible, en veillant toutefois à ne pas masquer l'objectif. En fait mon parapluie est utilisé comme... paravent.

Nous nous retrouvons pour le petit déjeuner.

Le retour

Rasoir électrique, douche, shampoing, linge propre, après-rasage. J'arrive tout frais au déjeuner de midi, mon dernier sur le phare. Snif !

L'étrave du *Matelier* fend à nouveau l'océan, en direction de l'estuaire cette fois. Nous débarquons.

Je n'ai pas de nouvelles de ma famille depuis mon départ. J'avais laissé le numéro de téléphone du phare, en cas. « Pas de nouvelles : bonnes nouvelles ! » assure le dicton. Mais, tout de même, vivement que la téléphonie mobile voit le jour. L'absence de technologie, le retour en arrière, c'est bon pour les autres ; et ça va un moment.

Mon épouse, venue m'accueillir, s'attendait à trouver une sorte de Robinson hirsute, mal rasé, aux vêtements fripés ; peut-être même malodorant. En fait c'est un homme propre, rasé de près et correctement vêtu qui débarque du bateau de ravitaillement. Seuls des cheveux décoiffés par le vent et un visage roussi attestent d'un séjour en mer.

T'as dû beaucoup t'ennuyer, me dit-elle. Ce sont des retrouvailles et je n'ai pas envie de la froisser. C'est donc avec une sacrée dose d'hypocrisie que je réponds par l'affirmative.

Claude Businelli

Août 2011



Avec mes remerciements à :

- l'administration des Phares et balises du Verdon-sur-Mer : Hervé Garoche ingénieur subdivisionnaire ;
- les gardiens : Serge Andron, Patrick Tréguer ;
- mes collègues du Conservatoire de l'estuaire de la Gironde : Annie Salomon, Alain Cotten.